

Vendredi saint (2020-04-10)

La façon dont nous mourons est importante. Elle dépend de la façon dont nous abordons l'inévitable mort, qui elle-même dépend de la façon dont nous avons vécu. Et la façon dont nous vivons dépend de la façon dont nous avons appris l'amour.

Dans de nombreuses traditions de sagesse, la mort est associée à une crise - le mot « *krisis* » signifie jugement. Un jugement doit être rendu et, comme pour les déclarations d'impôts, personne n'attend cela avec impatience, mais ce n'est pas aussi pénible qu'on le croit, une fois qu'on s'y est mis. Plus vos affaires sont compliquées, plus il vous faudra du temps. Mais contrairement aux déclarations d'impôts, vous ne pouvez payer personne pour le faire à votre place. En mourant, nous devenons tous des ermites et si nous n'avons pas compris la solitude avant, cette dernière crise de la vie nous l'apprendra.

Les Égyptiens voyaient le jugement dernier comme une mise en balance du cœur humain avec la plume de la vérité. Si le cœur du défunt était trop lourd, trop impur, la déesse de la vérité le dévorait et la malheureuse âme était arrêtée dans son voyage vers l'immortalité, coincée dans quelque limbe intermédiaire ou dans le monde des enfers.

Ainsi, effrayés par l'inconnu de l'au-delà, les gens avaient l'habitude de prier pour une mort sainte. Cela signifiait se détacher sereinement de la vie, de ses attachements et de ses proches. Même lorsque la douleur était vive, on pouvait atteindre une sérénité digne, sans se débattre ni se plaindre de cette "nuit noire" où le poète romantique Dylan Thomas disait qu'il ne fallait pas y aller en douceur. Au contraire, disait-il, nous devrions "protester contre la lumière qui faiblit". Mais à côté du témoignage d'une mort sainte, ces propos d'adolescent semblent gênants.

Qu'en est-il du Vendredi saint au milieu de cette pandémie qui a fait tant de morts et qui en emportera beaucoup d'autres avant d'avoir atteint son terme ? Si nous avons suivi le Carême - et quel Carême en 2020 ! - nous devrions être davantage prêts à regarder la mort dans les yeux et à affronter notre peur la plus profonde. Lorsque l'on fait face à ses peurs, elles disparaissent. Ce n'est que lorsque nous fuyons qu'elles deviennent monstrueuses et qu'elles détruisent notre vie et notre capacité d'aimer.

Même la mort des personnes injustement accusées, celle des enfants, des victimes de génocide ou d'inégalités sociales (comme nous le voyons dans les chiffres des victimes du Covid 19), même les morts les plus révoltantes nous apprennent la vie. Yama, le dieu mythique de la mort dans la Katha Upanishad, est un maître en humanité. Tout comme l'est le Jésus historique, pleinement humain, non seulement dans ce qu'il a prêché mais aussi dans la façon dont il a vécu son enseignement et en est mort, devenant vraiment ce qu'il a enseigné. Si nous mourons comme nous avons vécu, notre mort est un don, un enseignement authentique en soi pour ceux que nous laissons. Même dans le chagrin, nous pouvons ressentir la grâce d'une mort sainte, son heureux déroulement et sa libération, semblables à ceux d'une naissance. Jésus nous montre que chaque mort peut être rédemptrice.

Il n'a pas protesté contre l'extinction de la lumière. Il a vu la lumière naissante. Venant de cet éveil incommunicable, ses dernières paroles nous éclairent : « *J'ai soif. Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis. Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. Père, entre tes mains, je remets mon esprit. Tout est accompli.* »

Laurence Freeman OSB